

Chapitre 1

Du lieu où naquit Oliver Twist, et des circonstances qui accompagnèrent sa naissance

Parmi les divers monuments publics qui font l'orgueil d'une ville dont, par prudence, je tairai le nom, et à laquelle je ne veux pas donner un nom imaginaire, il en est un commun à la plupart des villes grandes ou petites: c'est le dépôt de mendicité. Un jour, dont il n'est pas nécessaire de préciser la date, d'autant plus qu'elle n'est d'aucune importance pour le lecteur, naquit dans ce dépôt de mendicité le petit mortel dont on a vu le nom en tête de ce chapitre.

Longtemps après que le chirurgien des pauvres de la paroisse l'eut introduit dans ce monde de douleur, on doutait encore si le pauvre enfant vivrait assez pour porter un nom quelconque: s'il eût succombé, il est plus que probable que ces mémoires n'eussent jamais paru, ou bien, ne contenant que quelques pages, ils auraient eu l'inestimable mérite d'être le modèle de biographie le plus concis et le plus exact qu'aucune époque ou aucun pays ait jamais produit.

Quoique je sois peu disposé à soutenir que ce soit pour un homme une faveur extraordinaire de la fortune que de naître dans un dépôt de mendicité, je dois pourtant dire que, dans la circonstance actuelle, c'était ce qui pouvait arriver de plus heureux à Oliver Twist: le fait est qu'on eut beaucoup de peine à décider Oliver

à remplir ses fonctions respiratoires, exercice fatigant, mais que l'habitude a rendu nécessaire au bien-être de notre existence; pendant quelque temps il resta étendu sur un petit matelas de laine grossière, faisant des efforts pour respirer, balancé pour ainsi dire entre la vie et la mort, et penchant davantage vers cette dernière. Si pendant ce court espace de temps Oliver eût été entouré d'aïeules empressées, de tantes inquiètes, de nourrices expérimentées et de médecins d'une profonde sagesse, il eût infailliblement péri en un instant; mais comme il n'y avait là personne, sauf une pauvre vieille femme, qui n'y voyait guère par suite d'une double ration de bière, et un chirurgien payé à l'année pour cette besogne, Oliver et la nature luttèrent seul à seul. Le résultat fut qu'après quelques efforts, Oliver respira, éternua, et donna avis aux habitants du dépôt, de la nouvelle charge qui allait peser sur la paroisse, en poussant un cri aussi perçant qu'on pouvait l'attendre d'un enfant mâle qui n'était en possession que depuis trois minutes et demie de ce don utile qu'on appelle la voix.

Au moment où Oliver donnait cette première preuve de la force et de la liberté de ses poumons, la petite couverture rapiécée jetée négligemment sur le lit de fer s'agita doucement. La figure pâle d'une jeune femme se souleva péniblement sur l'oreiller, et une voix faible articula avec difficulté ces mots :

— Que je voie mon enfant avant de mourir !

Le chirurgien était assis devant le feu, se chauffant et se frottant les mains tour à tour. À la voix de la jeune femme il se leva, et s'approchant du lit, il dit avec plus de douceur qu'on n'en eût pu attendre de son ministère :

— Oh ! il ne faut pas encore parler de mourir.

— Oh ! non, que Dieu la bénisse, la pauvre chère femme, dit la garde en remettant bien vite dans sa poche une bouteille dont elle venait de déguster le contenu avec une évidente satisfaction ; quand elle aura vécu aussi longtemps que moi, monsieur, qu'elle aura eu treize enfants et en aura perdu onze, puisque je n'en ai plus que deux qui sont avec moi au dépôt, elle pensera autrement. Voyons, songez au bonheur d'être mère, avec ce cher petit agneau.

Il est probable que cette perspective consolante de bonheur maternel ne produisit pas beaucoup d'effet. La malade secoua tristement la tête et tendit les mains vers l'enfant.

Le chirurgien le lui mit dans les bras ; elle appliqua avec tendresse sur le front de l'enfant ses lèvres pâles et froides ; puis elle passa ses mains sur son propre visage, elle jeta autour d'elle un regard égaré, frissonna, retomba sur son lit, et mourut ; on lui frotta la poitrine, les mains, les tempes ; mais le sang était glacé pour toujours : on lui parlait d'espoir et de secours ; mais elle en avait été si longtemps privée, qu'il n'en était plus question.

— C'est fini, madame Thingummy, dit enfin le chirurgien.

— Ah ! pauvre femme, c'est bien vrai, dit la garde en ramassant le bouchon de la bouteille verte, qui était tombé sur le lit tandis qu'elle se baissait pour prendre l'enfant. Pauvre femme !

— Il est inutile de m'envoyer chercher si l'enfant crie, dit le chirurgien d'un air délibéré ; il est probable qu'il ne sera pas bien tranquille. Dans ce cas donnez-lui un peu de gruau.

Il mit son chapeau, et en gagnant la porte il s'arrêta près du lit et ajouta :

— C'était une jolie fille, ma foi ; d'où venait-elle ?

— On l'a amenée ici hier soir, répondit la vieille femme, par ordre de l'inspecteur ; on l'a trouvée gisant dans la rue ; elle avait fait un assez long trajet, car ses chaussures étaient en lambeaux ; mais d'où venait-elle, où allait-elle ? nul ne le sait.

Le chirurgien se pencha sur le corps, et soulevant la main gauche de la défunte :

— Toujours la vieille histoire, dit-il en hochant la tête ; elle n'a pas d'alliance... Allons ! bonsoir.

Le docteur s'en alla dîner, et la garde, ayant encore une fois porté la bouteille à ses lèvres, s'assit sur une chaise basse devant le feu, et se mit à habiller l'enfant.

Quel exemple frappant de l'influence du vêtement offrit alors le petit Oliver Twist ! Enveloppé dans la couverture qui jusqu'alors était son seul vêtement, il pouvait être fils d'un grand seigneur ou d'un mendiant : il eût été difficile pour l'étranger le plus présomptueux de lui assigner un rang dans la société ; mais quand il fut enveloppé dans la vieille robe de calicot, jaunie à cet usage, il fut marqué et étiqueté, et se trouva tout d'un coup à sa place : l'enfant de la paroisse, l'orphelin de l'hospice, le souffre-douleur affamé, destiné aux coups et aux mauvais traitements, au mépris de tout le monde, à la pitié de personne.

Oliver criait de toute sa force. S'il eût pu savoir qu'il était orphelin, abandonné à la tendre compassion des marguilliers et des inspecteurs, peut-être eût-il crié encore plus fort.

Chapitre 2

Comment Oliver Twist grandit, et comment il fut élevé

Pendant les huit ou dix mois qui suivirent, Oliver Twist fut victime d'un système continu de tromperies et de déceptions ; il fut élevé au biberon : les autorités de l'hospice informèrent soigneusement les autorités de la paroisse de l'état chétif du pauvre orphelin affamé. Les autorités de la paroisse s'enquirent avec dignité près des autorités de l'hospice s'il n'y aurait pas une femme, demeurant actuellement dans l'établissement, qui fût en état de procurer à Oliver Twist la consolation et la nourriture dont il avait besoin ; les autorités de l'hospice répondirent humblement qu'il n'y en avait pas : sur quoi les autorités de la paroisse eurent l'humanité et la magnanimité de décider qu'Oliver serait *affermé*, ou, en d'autres mots, qu'il serait envoyé dans une succursale à trois milles de là, où vingt à trente contrevenants à la loi des pauvres passaient la journée à se rouler sur le plancher sans avoir à craindre de trop manger ou d'être trop vêtus, sous la surveillance maternelle d'une vieille femme qui recevait les délinquants à raison de sept pence par tête et par semaine. Sept pence font une somme assez ronde pour l'entretien d'un enfant ; on peut avoir bien des choses pour sept pence ; assez, en vérité, pour lui charger l'estomac et altérer sa santé. La vieille femme était pleine de sagesse et d'expérience ; elle savait ce qui convenait aux enfants, et se

rendait parfaitement compte de ce qui lui convenait à elle-même : en conséquence, elle fit servir à son propre usage la plus grande partie du secours hebdomadaire, et réduisit la petite génération de la paroisse à un régime encore plus maigre que celui qu'on lui allouait dans la maison de refuge où Oliver était né. Car la bonne dame reculait prudemment les limites extrêmes de l'économie, et se montrait philosophe consommée dans la pratique expérimentale de la vie.

Tout le monde connaît l'histoire de cet autre philosophe expérimental qui avait imaginé une belle théorie pour faire vivre un cheval sans manger, et qui l'appliqua si bien qu'il réduisit peu à peu la ration de son cheval à un brin de paille ; sans aucun doute, cette bête fût devenue singulièrement agile et fringante si elle n'était pas morte, précisément vingt-quatre heures avant de recevoir pour la première fois une forte ration d'air pur. Malheureusement pour la philosophie expérimentale de la vieille femme chargée d'avoir soin d'Oliver Twist, ce résultat était le plus souvent la conséquence naturelle de son système. Juste au moment où un enfant était venu à bout d'exister avec la plus mince portion de la plus chétive nourriture, il arrivait, huit ou neuf fois sur dix, qu'il avait la méchanceté de tomber malade de froid et de faim, ou de se laisser choir dans le feu par négligence, ou d'étouffer par accident ; alors le malheureux petit être partait pour l'autre monde, où il allait retrouver des parents qu'il n'avait pas connus dans celui-ci. Il y avait parfois une enquête plus intéressante que de coutume, au sujet d'un enfant qu'on aurait étouffé en retournant un lit, ou qui serait tombé dans l'eau bouillante un jour de blanchissage, bien que ce dernier accident fût très rare, car à la *ferme* il n'était presque jamais question de blanchissage. Alors le jury

se mettait en tête de faire quelques questions embarrassantes, ou bien les habitants de la paroisse avaient l'audace de signer une réclamation ; mais ces impertinences étaient vite réprimées par le rapport du chirurgien et le témoignage du bedeau : le premier déclarait qu'il avait ouvert le corps, et qu'il n'y avait rien trouvé, ce qui était en effet très probable, et le second jurait toujours dans le sens des autorités de la paroisse ; ce qui était d'un beau dévouement. De plus, la commission administrative faisait des excursions périodiques à la ferme, en ayant soin d'y envoyer toujours le bedeau la veille pour annoncer la visite ; les enfants étaient propres et soignés quand ces messieurs venaient : pouvait-on faire davantage ? On peut croire que ce système d'éducation n'était pas fait pour donner aux enfants beaucoup de force ni d'embonpoint. Le jour où il eut neuf ans, Oliver Twist était un enfant pâle et chétif, de petite taille et singulièrement fluet.

Mais il devait à la nature ou à ses parents un esprit vif et droit, qui n'avait pas eu de peine à se développer sans être gêné par la matière, grâce au régime de privations de l'établissement, et c'est peut-être à cela qu'il était même redevable d'avoir pu atteindre le neuvième anniversaire de sa naissance ; quoi qu'il en soit, ce jour-là il avait neuf ans, et il était dans la cave au charbon avec deux de ses petits compagnons, qui, après avoir partagé avec lui une volée de coups, avaient été enfermés pour avoir eu l'audace de se plaindre de ce qu'ils avaient faim. Tout à coup Mrs Mann, l'excellente directrice de la maison, fut surprise par l'apparition imprévue du bedeau Mr Bumble, qui tâchait d'ouvrir la porte du jardin.

— Bonté divine ! est-ce vous, monsieur Bumble ? dit Mrs Mann, mettant la tête à la fenêtre, en simulant une grande joie. Suzanne, faites monter Oliver et les

deux petits garnements, et débarbouillez-les bien vite. Mon Dieu, que je suis heureuse de vous voir, monsieur Bumble !

Mr Bumble était gros et irritable ; aussi, au lieu de répondre poliment à cet accueil affectueux, se mit-il à secouer de toute sa force le petit loquet, et à donner dans la porte un coup de pied, mais un vrai coup de pied de bedeau.

— Là ! est-il possible ? dit Mrs Mann courant ouvrir la porte ; pendant ce temps on avait rendu la liberté aux enfants. Comment ai-je pu oublier que la porte était fermée en dedans, à cause de ces chers enfants ? Veuillez entrer, monsieur, veuillez entrer, je vous prie, monsieur Bumble.

Quoique cette invitation fût faite avec une courtoisie qui aurait adouci le cœur d'un marguillier, elle ne toucha nullement le bedeau.

— Est-ce que vous trouvez respectueux et convenable, madame Mann, demanda Mr Bumble en serrant fortement sa canne, de faire attendre les fonctionnaires de la paroisse à la porte de votre jardin, quand ils viennent remplir leurs fonctions paroissiales et visiter les enfants de la paroisse ? Est-ce que vous oubliez, madame Mann, que vous êtes pour ainsi dire déléguée de la paroisse et stipendiée par elle ?

— Oh non ! monsieur Bumble, répondit Mrs Mann bien humblement ; mais j'étais allée dire à un ou deux de ces chers enfants qui vous aiment tant que c'était vous qui veniez, monsieur Bumble.

Mr Bumble avait une haute idée de son talent oratoire et de son importance ; il avait fait parade de l'un et sauvegardé l'autre : il se calma.

— C'est bon, c'est bon, madame Mann, répondit-il d'un ton plus calme ; c'est possible, c'est possible ;

entrons, madame Mann ; je viens pour affaires ; j'ai à vous parler.

Mrs Mann introduisit le bedeau dans une petite pièce, pavée en briques, approcha de lui un siège, et s'empessa de le débarrasser de son tricorne et de sa canne qu'elle posa devant lui sur la table ; Mr Bumble essuya son front couvert de sueur, jeta un regard de complaisance sur son tricorne et sourit. Oui, il sourit ; après tout, un bedeau est un homme, et Mr Bumble sourit.

— N'allez pas vous fâcher de ce que je vais vous dire, observa Mrs Mann avec une douceur engageante. Vous venez de faire une longue course, sans quoi je n'en parlerais pas ; prendriez-vous une petite goutte de quelque chose, monsieur Bumble ?

— Rien, absolument rien, dit Mr Bumble en refusant de la main avec dignité, mais avec douceur.

— Vous ne me refuserez pas, dit Mrs Mann, qui avait observé le ton et le geste du bedeau ; rien qu'une petite goutte, avec un peu d'eau fraîche et un morceau de sucre.

Mr Bumble toussa.

— Si peu que rien, dit Mrs Mann, de sa voix la plus engageante.

— Que voulez-vous me donner ? demanda le bedeau.

— Faut bien que j'en aie un peu à la maison, pour mettre dans la bouillie de ces chers enfants, quand ils sont malades, répondit Mrs Mann en ouvrant un petit buffet, d'où elle tira une bouteille et un verre ; c'est du gin.

— Est-ce que vous donnez de la bouillie aux enfants, madame Mann ? demanda Bumble en suivant de l'œil l'intéressante opération du mélange.

— Ah ! oui, que je leur en donne, dit-elle, quoique l'*arrow-root* coûte bien cher ; mais je ne puis les

voir souffrir, c'est plus fort que moi, voyez-vous, monsieur.

— C'est bien, dit Mr Bumble, c'est très bien, vous êtes une femme compatissante, madame Mann. (Elle pose le verre sur la table.) Je saisirai la première occasion de dire cela au comité, madame Mann. (Il approche le verre.) Ces enfants ont en vous une mère, madame Mann. (Il agite le gin et l'eau.) Je bois de tout mon cœur à votre santé, madame Mann. (Il en avale la moitié.) Maintenant, causons d'affaires, dit le bedeau, en tirant de sa poche un petit portefeuille de cuir : l'enfant qui a été ondoyé sous le nom d'Oliver Twist a aujourd'hui neuf ans...

— Le cher enfant ! dit Mrs Mann en se frottant l'œil gauche avec le coin de son tablier.

— Et, malgré l'offre d'une récompense de dix livres sterling, qu'on a élevée successivement jusqu'à douze ; malgré des efforts incroyables et, si j'ose dire, surnaturels, de la part de la paroisse, dit Bumble, il a été impossible de découvrir qui est le père, pas plus que le nom ou la condition de la mère.

Mrs Mann leva les mains en signe d'étonnement, puis dit après un moment de réflexion :

— Mais alors, comment se fait-il qu'il ait un nom ?

Le bedeau se redressa fièrement :

— C'est moi qui l'ai inventé, dit-il.

— Vous ! monsieur Bumble ?

— Moi-même, madame Mann : nous nommons nos enfants trouvés par ordre alphabétique ; le dernier était à la lettre *S*, je le nommai Swubble ; celui-ci était à la lettre *T*, je le nommai Twist ; le suivant s'appellera Unwin, un autre VilKent. J'ai des noms tout prêts d'un bout à l'autre de l'alphabet ; et arrivé au *Z*, on recommence.

— Vous êtes joliment lettré, monsieur, dit Mrs Mann.
— Mais oui, c'est possible, c'est bien possible, madame Mann, dit le bedeau, évidemment satisfait du compliment.

Il finit d'avaler son genièvre et ajouta :

— Comme Oliver est maintenant trop grand pour rester ici, le conseil a résolu de le faire revenir au dépôt, et je suis venu moi-même le chercher. Amenez-le-moi tout de suite.

— Vous allez le voir à l'instant, dit Mrs Mann, en quittant la salle.

Oliver, qui, pendant ce temps, avait été débarrassé, autant du moins qu'il était possible de le faire en une fois, de la crasse qui couvrait sa figure et ses mains, fut bientôt introduit par sa bienveillante protectrice.

— Oliver, saluez monsieur, dit Mrs Mann.

Oliver salua à la fois le bedeau sur sa chaise, et le tricorne sur la table.

— Voulez-vous venir avec moi, Oliver? dit le bedeau avec majesté.

Oliver était sur le point de dire qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller avec n'importe qui, lorsque, levant les yeux, il saisit un coup d'œil de Mrs Mann, qui s'était placée derrière la chaise du bedeau, lui montrant le poing avec fureur; il comprit tout de suite ce que cela voulait dire, car ce poing avait été trop souvent imprimé sur son dos pour n'être pas gravé profondément dans sa mémoire.

— Est-ce que Mrs Mann ne viendra pas avec moi? demanda le pauvre Oliver.

— Non, c'est impossible, répondit Mr Bumble; mais elle viendra vous voir de temps en temps.

Ce n'était pas très consolant pour l'enfant; mais, tout jeune qu'il était, il eut assez de sens pour feindre

un grand chagrin de s'en aller : il n'était pas difficile au pauvre enfant de verser des larmes ; la faim et les coups fraîchement reçus sont très utiles quand on a besoin de pleurer ; et Oliver se mit à pleurer de la manière la plus naturelle.

Mrs Mann lui donna mille baisers et, ce qui valait mieux, une tartine de pain et de beurre, pour qu'il n'eût pas l'air trop affamé en arrivant au dépôt. Un morceau de pain à la main, et coiffé de la petite casquette de drap brun des enfants de la paroisse, Oliver fut emmené par Mr Bumble hors de cet affreux séjour, où jamais une parole ni un regard d'affection n'avait embelli ses tristes années d'enfance. Et pourtant il éclata en sanglots quand la porte se referma derrière lui ; quelque misérables que fussent les petits compagnons d'infortune qu'il quittait, c'étaient les seuls amis qu'il eût jamais connus, et le sentiment de son isolement dans ce vaste univers se fit jour pour la première fois dans le cœur de l'enfant.

Mr Bumble marchait à grand pas, et le petit Oliver, serrant bien fort le parement galonné du bedeau, trottait à côté de lui, et demandait à chaque instant s'ils n'allaient pas bientôt arriver. Mr Bumble répondait à ses questions d'une manière brève et dure : il n'éprouvait plus l'influence bienfaisante qu'exerce le genièvre sur certains cœurs, et il était redevenu bedeau.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'Oliver avait franchi le seuil du dépôt de mendicité, et il avait à peine fini de faire disparaître un second morceau de pain, quand Mr Bumble, qui l'avait confié aux soins d'une vieille femme, revint lui dire que c'était jour de conseil et que le conseil le mandait.

Oliver, qui n'avait pas une idée précise de ce que c'était qu'un conseil, fut fort étonné à cette nouvelle,

ne sachant pas trop s'il devait rire ou pleurer ; du reste, il n'eut pas le temps de faire de longues réflexions : Mr Bumble lui donna un petit coup de canne sur la tête pour le rendre attentif, un autre sur le dos pour le rendre alerte, lui ordonna de le suivre, et le conduisit dans une grande pièce badigeonnée de blanc, où huit ou dix gros messieurs siégeaient autour d'une table, au bout de laquelle un monsieur d'une belle corpulence, au visage rond et rouge, était assis dans un fauteuil plus élevé que les autres.

— Saluez le conseil, dit Bumble.

Oliver essuya deux ou trois larmes qui roulaient dans ses yeux, et salua la table du conseil.

— Votre nom, petit ? dit le monsieur qui occupait le fauteuil.

Oliver eut peur à la vue de tant de messieurs, et resta interdit. Le bedeau lui appliqua sur le dos un nouveau coup qui le fit pleurer ; aussi répondit-il bien bas et d'une voix tremblante ; sur quoi un monsieur à gilet blanc dit qu'il était un idiot, moyen excellent pour donner un peu d'assurance à l'enfant et le mettre à son aise.

— Écoutez-moi, petit, dit le président ; vous savez que vous êtes orphelin, je suppose ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le pauvre Oliver.

— Cet enfant est idiot, j'en étais sûr, dit le monsieur au gilet blanc, d'un ton péremptoire.

— Chut ! dit le monsieur qui avait parlé le premier ; vous savez que vous n'avez ni père ni mère, et que vous êtes élevé aux frais de la paroisse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Oliver en pleurant amèrement.

— Pourquoi donc pleurez-vous ? demanda le monsieur au gilet blanc.